

Brèves littéraires

Brèves

Les anges

Terry Gallant

Numéro 69, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4949ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gallant, T. (2005). Les anges. *Brèves littéraires*, (69), 33–37.

TERRY GALLANT

Les anges

Le temps, pour moi, n'a plus d'importance. Je marche d'un pas lent. Avec effort. J'ai la tête et les épaules affaissées. Mon regard semble vide et, pourtant, je vois chacun de mes pas me rapprocher de mon but. Je sais qu'il n'y a personne, ni devant ni derrière. La voie ressemble à un couloir. Étroit. Étouffant. Il n'y a pas de bancs ni d'appuis pour les mains. Pour le commun des mortels, ce chemin n'a rien d'invitant. C'est celui dont on parle en riant, d'un rire sans conséquences. C'est celui qu'on évite soigneusement, sans y penser, sans se l'avouer. Ce chemin qui monte, c'est celui que j'ai choisi.

Elle m'a quitté. L'amitié, l'amour, l'espoir. Avec elle, j'ai tout perdu. Elle était la joie de mes jours, la saveur de mes nuits. Elle était la lumière dans mon regard, la chaleur dans mon corps. Et l'excitation au bout de mes doigts. Elle était la source, l'unique, ma raison de vivre. Elle donnait un sens à ma vie. Si parfois elle me quittait, je l'attendais, impatient, guettant un signe. J'avais toujours confiance, l'espérant, la sachant sur le chemin du retour. Notre relation était de celles que l'on croit faites pour durer. Toujours. De celles que tous pointent du doigt, le sourire aux lèvres et l'air envieux. Puis... La dernière fois qu'elle est partie, le coup a été plus dur à encaisser. J'avais peine à y

croire. Aveuglé, comme bien d'autres avant moi, je n'avais pas vu les petits déboires s'accumuler. Je la cherchais nuit et jour sur mon chemin, au hasard des rencontres. J'étais abattu. J'en suis tombé malade. Mon monde, mes repères, mes certitudes. Tout s'était écroulé. J'en oubliais d'aller travailler, de manger. Mais pas de boire. Et toutes les pilules du monde ne me l'ont pas fait oublier. J'errais dans les parcs, dans les rues. Je parlais aux gens pour combler le vide. Des paroles vides de sens pour moi comme pour eux. À quoi bon penser si ce n'est à elle ? Parfois je retournais à l'endroit de notre première rencontre. Mes yeux tristes constatant le faste des lieux, les gens heureux assis aux tables. Et jamais je ne m'étais senti aussi pauvre. Pauvre parce qu'en manque d'elle.

Encore quelques pas et j'y suis. Au sommet du pont. Je n'ai jamais été aussi bas. Les voitures passent tout près. Les oiseaux tournent autour, criant leur dégoût. Mon estomac se contracte. J'ai des hauts le cœur. La sueur couvre mon corps tout entier. Je me sens faible, tellement faible. Je ne peux tout de même pas m'évanouir... Je m'adosse au parapet. Je regarde le ciel, si loin et si près à la fois. Le Soleil brille. Pour tous les autres. Comme pour ces gens qui passent sans me voir. Et ces gens, tous ces gens dans leurs voitures... Où vont-ils ? Pour moi, ça ne change rien. La vie passe et continue sa route mais moi, je reste là. Je me retourne, lentement. Je regarde le fleuve et les îles en bas. Et j'ai mal. Je suis oppressé... Mon cœur se serre et se bat contre lui-même. J'ai perdu, je le sais. Et bientôt, très bientôt, je saurai si Dieu existe vraiment.

Je m'agrippe au parapet. Je vacille. J'ai toujours eu le vertige (!) et l'absurde de la situation me fait presque sourire. Mes mains moites m'obéissent encore. Des mouvements maladroits, saccadés, me hissent sur la structure. J'ai peur malgré moi. Et ma peur s'exprime dans mes yeux, sur mon visage, dans mon corps prostré sur les arches. J'ai les jambes molles. Je pense que ce sont elles plus que moi qui décideront du moment de tomber... J'ai la bouche sèche. J'ai soif. Terriblement soif. Le souffle me manque. J'inspire l'air par grands coups, oubliant d'expirer. J'ai des spasmes. Au cou, aux bras, aux jambes... Certains me déséquilibrent mais pas assez. Ma mâchoire claque, sans rythme. Je sens une chaleur sur ma cuisse. Ma vessie s'est vidée. À côté de moi, les klaxons s'égaient. Même si je suis déjà loin, je les entends très bien. Ils s'inquiètent de la fermeture du pont. Mais qu'y puis-je ? Mes yeux s'embrouillent à voir le vide devant moi. Serait-ce ma dernière vision ? Je ferme les yeux et je pense : « C'est drôle. Est-ce le vent ou moi qui tremble ? Et le mal ? Ce mal de vivre qui m'étreint ? Ne va-t-il pas partir au moins pour mes derniers instants ? Ne pourrai-je mourir libre ? »

J'aimerais pleurer, pulvériser cette boule dans ma gorge. M'enlever cette tension dans la tête. Mais je ne peux pas, je ne peux plus. La souffrance s'est imprégnée en moi à n'en plus sortir. J'entends une voix sourde s'étirer plaintivement. C'est la mienne. Déformée par la peur, par cette agonie qui n'en finit plus.

— Dieu ! Pourquoi ? Mais pourquoi m'as-tu laissé tomber ?

Je lève les yeux au ciel, un réflexe sans raison. Comme si mon âme cherchait un signe, un geste de Lui. J'attends. J'attends d'être prêt pour le grand, le dernier saut. J'attends que passe le froid dans mon dos et que mes muscles bandés se décrispent. Mes membres tremblent à se briser. J'attends que l'air se rende aux poumons. Pour respirer, goûter cet air encore une fois. Une fois de plus. J'attends...

Soudain, la main qui mollement me retenait en équilibre se raffermir. La surprise de voir mon « moi » réagir m'interpelle. C'est moi ! C'est moi qui suis sur le pont aujourd'hui. Si je veux, demain n'existera plus. Mais qu'est-ce qui me pousse ? Qu'est-ce qui me pousse si fort à faire un pas ? Un tout petit pas. Est-ce vraiment ce que je veux ? Est-ce tout ? C'est ici et ainsi que ma vie se termine ? La main, la mienne (?), s'agrippe au métal un peu plus fort et je sens mon corps reculer, toujours en équilibre. Mes sens se réactivent et j'entends des gens crier près de moi. Sans le vouloir, ma tête se retourne et je les vois comme dans un rêve. Ils avancent au ralenti, mesurant leurs pas, les mains tendues. Les mots qu'ils prononcent se perdent dans le tourbillon dans ma tête. Je vois qu'ils hésitent à venir vers moi. Ont-ils peur ? Et moi ? Je sens ma volonté faiblir. Des mots me viennent à l'esprit. La vie, l'espoir... Je sens le doute si fort en moi ! Je m'agrippe maintenant des deux mains à la vie. Mes sens s'affolent. J'ai oublié ma douleur, oublié pourquoi je suis ici. Ma peur s'est décuplée et ses effets aussi. J'ai peur de la perdre. J'y tiens. Je tiens à la vie. Je regarde partout autour les visages des gens, cherchant à qui faire confiance. Cherchant qui me tiendra la main. Après tout, serait-ce eux les

anges ? Je sens l'air revenir. Dans mon sang, dans mes veines. La vie ! La vie qui éclate en moi ! Je vis. Je veux vivre...

Puis, promenant mon regard, je la vois. Superbe et aguichante. Comme toujours m'appelant, m'invitant à retourner à elle. Promettant sur une annonce, quelle ironie, le plaisir de jouer. C'est un réveil. Un dur rappel de ce que j'avais oublié. La chance, toujours elle, m'a quitté. Mais à qui profitent les malheurs d'autrui ? Il faut croire que les anges n'ont plus d'ailes. Je regarde de nouveau les gens, les anges, et mon sourire de pitié s'adresse à celui qui me suivra bientôt. Mes yeux se baissent sur mes mains qui lentement s'ouvrent et je bascule vers la liberté.